

POPULATION ET MORTALITE A ST-SYMPHORIEN LE CHATEAU
AU DEBUT DU XVIIIe SIECLE

Mémoire de Maitrise réalisé sous la direction de M. GARDEN

L'étude de la population de la petite ville de St-Symphorien-le-Château au début du XVIIIe siècle n'est pas seulement une recherche classique de démographie historique.

On a cherché surtout à utiliser au maximum, en le replaçant dans le contexte socio-économique local, le contenu d'un registre paroissial exceptionnel, dû à un prêtre local, Claude Payre. Ce dernier, curé de la paroisse de 1704 à 1737, en plus des renseignements habituels transcrits avec plus ou moins de fidélité, note les causes du décès d'une partie de ses paroissiens, laissant ainsi un document original sur la morbidité au début du XVIIIe siècle, de même que sur la représentation de la maladie qui pouvait être celle d'un prêtre instruit, et se piquant de connaissances médicales.

1) La ville - les habitants - Nuptialité et Natalité.

St-Symphorien-le-Château, aujourd'hui St-Symphorien-sur-Coise, chef-lieu de canton du département du Rhône, est une petite ville forte médiévale, dominée par son église forteresse. Sa situation lui donne une certaine importance, comme ville étape entre le Lyonnais et le Forez, comme lieu de passage privilégié sur la route entre Lyon et Montbrison.

Elle reste cependant une toute petite ville, comme le gouvernement de Lyonnais en comporte tant : à peine 1500 habitants au début du XVIIIe siècle. (Saugrain, ne lui accorde même que 252 feux et 1140 habitants - alors que la moyenne annuelle des naissances est de 57 par an de 1710 à 1765, avec une légère tendance à la baisse à partir de 1745).

L'activité économique essentielle est le travail du cuir : 10 % des chefs de famille sont tanneurs ou corroyeurs, plus de 30 % cordonniers. Au total plus de

40 %, peut-être la moitié des habitants vivent donc du travail du cuir (48 % des nouveaux époux de la période). Le reste se répartit à peu près également entre une minorité de paysans, laboureurs et grangers, et les habituels artisans et boutiquiers des petites villes. (textile, alimentation, aubergistes et cabaretiers, principalement). Un petit groupe de notables complète l'éventail socio-professionnel, officiers de justice et notaires. La moyenne de naissances par famille est plus élevée dans ce dernier groupe social que dans l'ensemble de la population.

L'étude de la nuptialité confirme un certain nombre de données habituelles, qui ne confèrent aucune originalité à St-Symphorien s/Coise. Peut-être le nombre des célibataires est-il plus important que dans les villages voisins, mais la présence de deux communautés religieuses suffirait à l'expliquer. Les mariages se célèbrent surtout en janvier-février (50,8 % pour ces deux mois), deux légères pointes secondaires existant en mai et novembre. Les temps clos sont strictement observés, mais l'été est aussi une longue période creuse pour la célébration des mariages.

L'analyse des actes de mariage permet également d'entrevoir quelques aspects des relations sociales dans la ville. Les unions se font le plus souvent à l'intérieur de la même catégorie socio-professionnelle, bien qu'un certain brassage apparaisse entre les ruraux, les cordonniers et les artisans. La grande majorité des nouveaux époux est domiciliée à St Symphorien, aussi bien pour les femmes que pour les hommes. L'attraction de la petite ville sur la région voisine semble relativement limitée : 62 % des époux sont natifs de la paroisse, où leurs parents sont encore domiciliés. 22 % sont nés dans les villages voisins, du Lyonnais et du Forez, dans un rayon de moins de 3 lieues. Les époux qui viennent de plus loin sont exception, l'Auvergne, le Velay, le Dauphiné ou le Bourbonnais ne fournissant que quelques cas. On peut seulement signaler l'importance des échanges avec les autres petites villes ou les bourgs voisins, comme Chazelles et St-Martin en Haut, remarquer aussi que plusieurs unions concernent des lyonnais. Quelques filles, en-

gagées comme servantes à Lyon, reviennent contracter mariage dans leur pays natal. Dans les milieux des notables au contraire, plusieurs jeunes épouses, si elles célèbrent leur mariage à St-Symphorien, quittent définitivement la ville peu après pour gagner Lyon, lieu d'origine et de travail de leur conjoint.

L'étude de la natalité et de la fécondité a été seulement esquissée. 313 familles ont été reconstituées en utilisant la méthode de Louis Henry, mais seulement 106 familles complètes peuvent être retenues pour une mesure, au moins partielle, de la fécondité. Comme cela semble être le cas dans toutes les petites villes et les bourgs de la région lyonnaise, et comme dans les familles ouvrières et artisanales de Lyon même, la dimension des familles est grande, et la fécondité importante. Dans 20 % des familles complètes sont nés onze enfants ou plus. 25 % seulement des familles reconstituées ont eu cinq enfants ou moins. Sur cet échantillon, à vrai dire réduit, les taux de fécondité apparaissent très forts, et jusqu'à un âge élevé.

Femmes mariées	moins - 20	Age de la femme					
		20/24	25/29	30/34	35/39	40/44	45/49
Avant 20 ans	562	700	475	300	254	054	030
20 - 24		549	581	516	418	187	004
25 - 29			612	550	404	160	019
30 - 34				550	430	235	045

Taux de fécondité / âge selon l'âge au mariage. (familles complètes)

Cette forte fécondité se traduit aussi par des intervalles intergénésiques faibles, inférieurs à 2 ans, souvent voisins de 20 mois pour les femmes mariées entre 20 et 29 ans.

La structure urbaine, à St-Symphorien comme ailleurs, est donc responsable d'une fécondité plus grande que dans les paroisses rurales. Il reste diffi-

cile de donner des explications. Tout juste peut-on signaler que les ménages ruraux habitant les hameaux agricoles à l'écart du bourg ont une fécondité plus faible, et un nombre moyen d'enfants par famille beaucoup plus réduit (presque moitié moins). Il n'est pas illogique de penser, (et quelques exemples le prouvent dans les registres paroissiaux), que beaucoup d'enfants d'artisans et de marchands du bourg sont mis en nourrice dans ces hameaux, mais sans doute aussi dans d'autres paroisses rurales voisines. Il y aurait là une explication à cette fécondité, que l'on ne peut d'ailleurs plus aujourd'hui qualifier d'exceptionnelle.

2) La morbidité et la mortalité.

Malgré la qualité et les détails des registres paroissiaux, il est vraisemblable que l'enregistrement des sépultures n'est pas complet à St-Symphorien dans la première moitié du XVIIIe siècle. Le taux de mortalité infantile (117‰) paraît bien faible et il diminue beaucoup trop vite après la retraite de Claude Payre pour rester crédible.

De même l'enregistrement des ondoyés, semble fantaisiste ; correct pendant le sacerdoce de Claude Payre jusqu'en 1737, il devient irrégulier, et même nul lorsque son neveu lui succède.

Mais la plus grande originalité des registres paroissiaux de de St-Symphorien réside dans la désignation par le curé des maladies qui auraient été cause des décès.

On ne sait si Claude Payre fit des études médicales, parallèlement aux études de théologie qu'il avait accomplies en Sorbonne, ou si, autodidacte, il tira sa connaissance de ces traités de vulgarisation médicale qui commencent à devenir nombreux à la fin du XVII e siècle.

Toujours est-il qu'il emploie un vocabulaire très riche et très varié, conforme à celui que l'on peut trouver dans tous les manuels de médecine, et aux analyses qu'a pu en faire Jean-Pierre Peter. Le prêtre relève aussi bien les accidents (noyades, morsures de serpents, accidents du travail ou chute de cheval), que

les diverses maladies. Selon les termes de l'époque, il désigne la cause du décès, ou par un véritable nom de maladie (petite vérole, pneumonie, phtisie, pleurésie), ou par des manifestations de cette maladie ou des symptômes (toute la série des inflammations, des fluxions, des oppressions, des suffocations, et bien sûr des fièvres, qui sont accompagnées de tous leurs qualificatifs habituels).

Dans certains cas, Claude Payre ajoute des indications sur la durée du mal qui a fini par emporter le patient. Un tel est mort de la goutte dont il souffrait depuis plus de 12 ans, mais il est possible de suivre l'évolution plus ou moins rapide de tel ou tel mal. La pleurésie est suivie le plus souvent d'une issue fatale en quelques jours : 14 décès surviennent moins de 8 jours après le déclenchement de la maladie (ou son identification), aucun cas d'une plus longue survie n'est signalé.

L'oppression de poitrine, les fièvres continues, les fièvres malignes, les fièvres continues et putrides, sont un peu plus lentes (6 jours en moyenne pour les pleurésies, 9 à 10 jours pour les diverses fièvres, 1 mois pour la fièvre putride).

Les indications de Claude Payre permettent une étude encore plus précise de certaines épidémies, et de quelques maladies, qu'il est possible de regrouper, pas toujours d'identifier formellement avec tel ou tel terme de la médecine contemporaine.

Il est ainsi possible de reconstituer, après François Lebrun, le cycle des épidémies de petite vérole, qui frappent régulièrement St-Symphorien et ses enfants de 1705 à 1742. La petite vérole est attestée formellement en 1705 - 1718 - 1723 - 1726 - 1728 - 1731 - 1736 - 1742. Après une succession d'épidémies rapprochées entre 1723 et 1731, parfois très meurtrières, on revient à un cycle plus régulier, à des intervalles de 5 ou 6 ans. Comme partout, la petite vérole frappe les enfants de 1 à 5 ans surtout. Les survivants sont immunisés, et une nouvelle attaque se manifeste quand les enfants nés depuis la dernière épidémie sont assez nombreux, et sans défense. La statistique exacte des décès pour cause de petite vérole est impossible, le prêtre ne répétant pas l'indication toutes les fois, quand

il enterre plusieurs jeunes enfants dans la même semaine, comme en 1718 ou en 1742. En 1718 par exemple, trente enfants meurent de février à juillet ; un seul a moins d'un an, mais trois enfants de 10 ans sont victimes de la maladie (ce qui tend à confirmer qu'il n'y aurait pas eu d'épidémie depuis 1705 ou 1707). Il est hasardeux de présenter un tableau social de la maladie. Elle touche les enfants des notables aussi bien que des artisans. Certaines familles sont particulièrement atteintes, et perdent trois ou quatre enfants de cette façon. Il semble que les décès causés par la petite vérole soient cependant moins nombreux dans les hameaux ruraux, plus isolés, et dans lesquels la contagion est plus faible.

Les fièvres typhoïdes et les affections pulmonaires forment les deux autres grandes catégories.

Les archives de l'Hôpital de St-Symphorien le Château permettent parfois de compléter les indications des registres paroissiaux. Elles ne comportent malheureusement pas de registres d'entrée, mais les décès à l'hôpital sont notés. Les catégories sociales les plus pauvres fournissent la totalité des hospitalisés. Parmi eux, on retrouve parfois mention, lors du décès, de la cause de l'entrée à l'hôpital, mais beaucoup de personnes âgées, surtout de veuves, mortes de "maladies", ou subitement, venaient seulement chercher un asile, quand leurs forces les abandonnaient.

Il reste difficile d'être plus précis, le document étant incomplet, et insuffisant. Le vocabulaire employé est cependant intéressant. La mauvaise qualité de l'enregistrement global des sépultures ne permet pas toujours de déceler un lien entre les épidémies et les années de crise de mortalité, dues aux disettes et aux grands froids. Il semble bien que la recrudescence en 1718-19, en 1731, et en 1740-41 des décès consécutifs à des troubles respiratoires et pulmonaires, d'une part, à des fièvres typhoïdes d'autre part, pourrait être mise en rapport avec des crises de subsistance, qui frappent en priorité les petites gens lors de ces années.

Terminons cette évocation de la maladie et de la mort à St-Symphorien par cette notation rare, qui montre à la fois la naissance d'une sensibilité, et

par un exemple précis, la valeur du document qui a été utilisé : en 1716 meurt à St-Symphorien Jean-André Fournier, traiteur à Lyon, âgé de 66 ans. Il est décédé, note Claude Payre, "d'un épanchement de bile sur la poitrine, en 36 heures de maladie, provenant d'un grand chagrin d'avoir perdu son fils Didier d'une pleurésie cinq jours auparavant".

3) Le vocabulaire médical employé dans le Registre paroissial.

Nous ne faisons ici que présenter, comme document, les termes employés par Claude Payre, en regroupant parfois arbitrairement, et en signalant les mentions relevées le plus fréquemment. Ce ne peut être entièrement une analyse des causes de décès à St-Symphorien le Château, mais seulement une indication.

- Les fièvres - nombre de cas cités : 80. Adjectifs accompagnant le mot fièvre (jamais seul) : âcre - double tierce - étique - intermittente - quarte - verminente - putride et verminente. Mais surtout continue (16 fois) - lente (22) - maligne (15) - putride (14)

- Les maladies de poitrine (ou respiratoires) : 97 cas
 - asthme - (10) ; catarrhe (20) ;
 - fluxion, inflammation, hydropisie, oppression de poitrine -
 - phtisie, péricapneumonie, pneumonie, pulmonie ;
 + pleurésie (20) et fausse pleurésie -
 - crachement de poumons

- Petite vérole :	63 cas
- Mort subite et apoplexie	36
- Accidents	18
- Hydropisie	36
- Décès de femmes suite à l'accouchement	28

Nous ajoutons ensuite quelques termes, qui ne se trouvent jamais plus de 4 fois, mais qui situent bien l'étendue du vocabulaire, autant que de la morbi-

dité : cancer (au sein), coliques et coliques néphrétiques, diarrhée et dysenterie, épanchement de bile sur la poitrine, épilepsie, érysipèle, esquinancie, étisie, gangrène, goutte, langueur, léthargie, mal caduc, transport au cerveau.

Danièle LAPEINE.